

La mort d'un copain

Un de nos camarades du Comité de Fontaine-Sassenage nous a fait parvenir le récit ci-après que nous publions, car il est à la fois un hommage à un patriote, qui, à peine évadé d'un camp de prisonniers en Allemagne, vient donner sa vie pour la libération de sa patrie, et un témoignage sur l'inégalité du combat mené par des résistants courageux, mais inexpérimentés, face à l'armée nazie dans le cas d'une bataille "en ligne".

A la mémoire de mon regretté chef et ami Paul Arnaud, qui après quatre ans de captivité s'est évadé d'Allemagne quelques jours avant de venir continuer le combat sur ce sol français, sa terre natale. Il est tombé sous les balles ennemies après une heure de combat, à Saint-Nizier du Moucherotte le 13 juin 1944.

Cela va faire bientôt 39 ans. Je n'avais pas pris de notes en ce temps là, mais je n'oublierai jamais ce 13 juin 1944 qui fut mon premier combat.

Il faisait très beau, pas un nuage, et déjà très chaud. Il était aux environs de 10 heures du matin, quand un agent de liaison nous apprit que les allemands partaient de Grenoble, et montaient sur Saint-Nizier. On nous donna tout de suite l'ordre de nous rendre à notre poste de combat. C'était une haie d'une centaine de mètres de long sur 5 à 6 mètres de large. Mon groupe se

composait d'un chef, Paul Arnaud, et de sept hommes. Nous n'étions armés que de mitraillettes, avec très peu de munitions, deux ou trois chargeurs, et de six grenades chacun. Sur place, Paul dit à mes camarades de se séparer deux par deux, puis se tournant vers moi il me dit de le suivre. Nous devions monter le plus haut possible, car avec nos mitraillettes nous ne pouvions pas tirer loin. Cette haie en légère pente se terminait sur le chemin de Charbert, maintenant à quelques trois cents mètres du cimetière National de Saint-Nizier. Nous commençons notre ascension et, parvenus à une quarantaine de mètres du chemin, nous trouvâmes un bloc de pierre. Nous nous arrêtons derrière. Paul sortit son portefeuille, et me dit d'en faire autant. Nous les cachâmes sous la pierre car nous avions encore quelques photos et papiers compromettants. Nous venions juste de terminer quand on entendit une fusillade. Je pense que c'était un fusil mitrailleur ou une mitrailleuse qui était placée juste au dessus de nous, derrière un tas de graviers sur le chemin. Alors Paul me dit de mettre ma mitrailleuse coup par coup, et de faire comme lui c'est-à-dire qu'à chaque fois que l'on voyait une tête d'allemand qui se levait, de lui tirer dessus.

Au bout d'un moment on entendit crier du côté allemand. Paul qui parlait couramment l'allemand m'expliqua que le chef allemand était en train de dire à ses soldats de ne pas avoir peur, que l'on n'avait que des mitraillettes. Il me dit aussi qu'il pensait qu'un allemand avait dû être touché.

Au bout d'une heure, nous n'avions plus de balles pour nos mitraillettes et nous ne pouvions pas lancer nos grenades, car nos ennemis étaient plus haut que nous. Les allemands parlaient très fort et comme il n'y avait pas de vent, on les entendait très bien. D'un seul coup Paul récupéra les portefeuilles, puis il me

dit que nous allions nous replier car les allemands avaient parlé de descendre dans la haie et nous ne pouvions plus rester ici. Alors on se mit à ramper pour redescendre la haie. En route on ne rencontra personne mais, arrivés à la fin de la haie nous aperçûmes à quelques dizaines de mètres les corps de trois de nos camarades. Paul me dit qu'un repli serait dangereux, car les allemands devaient surveiller la sortie de la haie. Tout à coup il décida qu'il allait sortir le premier afin de me montrer de quelle manière il fallait ramper dans le foin et me donna l'ordre de le suivre à dix mètres. D'un bond il s'élança, et au bout de cinq à six mètres derrière lui, je m'élançai à mon tour, quand une rafale me passa à quelques centimètres du nez, ce qui me fit reculer. Mais Paul lui, avait eu moins de chance car il était touché au bas ventre, et avait toutes les tripes à l'air. Se mettant à genoux, il cria de douleur, mais les allemands ne tiraient plus sur lui. Ils devaient voir qu'il était gravement touché. Je pense d'après la blessure que ce devait être une balle explosive. Je ne savais plus que faire car il aurait fallu un brancard pour le transporter. J'étais condamné à rester sur place. Je lui dis de prendre le pansement que l'on avait tous dans la poche. Il essaya mais la blessure était beaucoup trop importante, je n'arrêtais pas de lui parler, en lui disant que je voyais des camarades venir avec un brancard, et que l'on allait le soigner. Il souffrait le martyr et je ne supportais plus de le voir ainsi. Je pensais que les allemands allaient l'achever, mais ils n'en firent rien. Petit à petit il perdait des forces. Je ne sais plus combien de temps cela dura, mais pour moi ce fut un véritable calvaire et c'était la première fois que j'aurais souhaité la mort à un camarade. Puis il mourut et ce fut un soulagement pour moi qui ne pouvais rien faire sauf de le voir souffrir.

Je restais le seul survivant de mon groupe, et j'ai su plus tard

qu'il y avait aussi deux blessés. Il ne fallait pas penser à me replier car ce serait la mort certaine. Alors je décidais de rester sur place. Les allemands ne tiraient plus de mon côté et, résigné, j'allumais une cigarette en pensant que ce serait sûrement la dernière. J'entendais les mouches tourner au dessus des cadavres. Pour mon baptême du feu j'avais été bien servi. Avec des pierres je fis une petite murette du côté de la haie, ensuite je m'allongeais derrière pour me cacher, au cas où les allemands descendraient dans la haie. Et je me saisis d'une grenade prêt à la dégoupiller. Je ne me rapelle plus combien de temps je restais ainsi, peut-être quatre à cinq heures. J'ai dû avoir de la chance. Dans la haie à une dizaine de mètres, il y avait un endroit à découvert avec quelques ronces que les allemands n'ont pas dû franchir. Je voulais tellement faire le mort que quand les allemands se sont repliés cinq heures après je me suis assoupi un peu, quand d'autres camarades sont venus vers moi.

Paul, mon dernier compagnon, je ne t'oublierai jamais, pour tant de sacrifices et ainsi que tous les autres morts pour une France libre.

Messori Matteo (Williams)

"LA GALOCHE"

1, r. René-Lesage GRENoble

GORDONNERIE MINUTE 23.04.29
CLÉS MINUTES
GRAVURE IMPRIMERIE

Pour vos sorties
et excursions :

Autocars
CHARLAIX GANDIT

38220 LAFFREY
Tél. 68.14.41

A LA

Vieille Auberge

JOSSERAND Jean
Le Champ-près-Froges
Tél. 89.40.80

LECTEURS, NE JETEZ PAS
CE JOURNAL

Faites le lire
autour de vous